

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume IX - Numéro 18 Décembre 2019 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : [http:// www.perspectivesphilosophiques.net](http://www.perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMB**A, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉNAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANOH, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr. Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. L'objectivation du divin dans la rationalité platonicienne et dans la foi chrétienne, Ange Allassane KONÉ	1
2. Montaigne et l'humanisme pédagogique médiéval, Gaoussou OUEDRAOGO	21
3. L'œuvre d'art et la décadence de son aura : contribution à une critique benjaminienne de la modernité technoscientifique, Barthelemy Brou KOFFI	39
4. Le principe espérance de Bloch : un défi au nihilisme, Issouf CAMARA	57
5. Le sentiment de responsabilité et la protection de la nature en faveur des générations futures chez Hans Jonas, Grégoire TRAORÉ et Kouassi Hermann SIALLOU	74
6. De la compatibilité entre la réfutabilité chez Popper et la science normale chez Kuhn, Bi Ya Téléphor GOZI	88
7. L'universalité conceptuelle à l'épreuve de la diversité des contextes : Perspectives de Théophile Obenga et de Jean-François Lyotard, Garba OUMAROU et Mounkaïla Abdo Laouali SERKI	106
8. Raison et prospective : analyse critique, Evariste Dupont BOBOTO	122
9. Les politiques migratoires : de la souveraineté à la solidarité, Essouf BINI et Dotsè Charles-Grégoire ALOSSE	142
10. L'axiomatique formalisée : idéal déductif ou illusion d'un idéal déductif ?, Pancrace AKA	165
11. Contexte de prise en charge et Stratégies de résilience post chirurgicale des porteuses de fistules chroniques à Korhogo, Gnazégbo Hilaire MAZOU, Zagocky Euloge GUEHI et Bi Koloko Wilfried OUIZAN	183

12. La politique de communication de la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale sur le paiement des cotisations sociales des travailleurs du secteur privé de Côte d'Ivoire,

Bally Claude KORÉ199

13. Roman africain contemporain francophone et nouveau roman : de la similarité poétique à l'imposture critique,

Taïgba Guillaume ROUDÉ209

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

LE PRINCIPE ESPÉRANCE DE BLOCH : UN DÉFI AU NIHILISME

Issouf CAMARA

Université Félix HOUPHUIET-BOIGNY d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

kameleny@gmail.com

Résumé :

Déjouant les pronostics les plus alarmistes sur l'état d'un monde où se lit un malaise dans la civilisation, Ernst Simon Bloch refuse de céder au désespoir et de se laisser habiter par le pessimisme. Il prône un optimisme militant qui cherche à solder ses comptes avec le nihilisme. Considérant cette doctrine comme un obstacle ontologique qui pourrait compromettre l'avènement du « novum », Bloch veut surmonter le nihilisme analytique pour redonner espoir à la vie. N'est-ce pas un pari risqué ? Face au nihilisme qu'il considère comme une forme de pessimisme incurable, Bloch ne voit pas d'autre alternative que celle d'apprendre à espérer. Telle est sa vocation philosophique et sa vision pour l'humanité.

Mots-clés : Absurdité, civilisation, désespoir, espérance, nihilisme, optimisme, pessimisme, utopie.

Abstract :

Baffling the most alarming prognosis on the state of a world where a malaise in civilization is read, Ernst Simon Bloch refuses to yield to despair and to let himself be inhabited by pessimism. He advocates a militant optimism that seeks to settle its account with nihilism. Considering this doctrine as an ontological obstacle that could compromise the advent of the « novum », Bloch wants to overcome analytic nihilism to restore hope to life. Is not this a risky bet? In the face of nihilism, which he regards as a form of incurable pessimism, Bloch sees no alternative but to learn to hope. That is his philosophical vocation and his vision for humanity.

Keywords : Absurdity, civilization, despair, hope, nihilism, optimism, pessimism, utopia.

Introduction

Pendant la première moitié du XXe siècle s'est installé dans le monde un sentiment de désenchantement généralisé, confirmant des thèses nihilistes qui prédisaient l'Apocalypse. Comment empêcher qu'une telle situation conduise l'humanité au désespoir ? Peut-on rallumer la flamme de l'espérance dans un contexte où l'espoir semblait perdu ? Face au pessimisme qui règne à cette époque, Ernst Bloch décide de prendre le pari de l'optimisme. Pour fonder son optimisme, il lui fallait d'abord surmonter le nihilisme, véritable obstacle ontologique à l'avènement d'un monde nouveau. Dans une interview accordée à Arno Münster quelque temps avant sa mort, Bloch déclare que l'humanité est à la croisée des chemins ; le temps serait venu de faire un choix. Lequel ? « Nihilisme ou métaphysique de l'espérance, telle est l'alternative qui régit notre époque. Qui rejette l'une récoltera l'autre ». (A. Münster, 1989, p. 264). Il nous invite à faire un choix, le bon choix. Car si nous faisons le mauvais choix, c'est-à-dire le choix du nihilisme,

On risque de voir se propager une atmosphère générale de suicide, montrant que le monde a perdu son sens (le monde n'a pas encore de sens !), mais il reste un sens en germe, un sens de la possibilité. Si nous voulons survivre autrement que dans nos corps seulement, la rupture avec le nihilisme est indispensable et il nous faut intensifier toutes les intentions qui veulent contribuer à cette rupture. (A. Münster, 1989, p. 264).

En prônant une rupture avec le nihilisme et en cherchant à « intensifier toutes les intentions qui veulent contribuer à cette rupture », Ernst Bloch affiche un sentiment anti-nihiliste basé sur le refus du pessimisme. Il s'inscrit dans un optimisme qui fait opposition au nihilisme comme à toute doctrine dont le but est d'entretenir délibérément l'angoisse et le désespoir. On peut concéder aux nihilistes que le monde n'a pas de sens ou qu'il a perdu tout son sens, mais on peut leur reprocher aussi de ne pas contribuer à redonner un sens au monde. Peut-on vraiment leur faire ce reproche, quand on sait que leur objectif était de nous convaincre de l'absurdité même de ce monde ?

Ernst Bloch se propose de déconstruire l'argument des représentants du nihilisme analytique (Schopenhauer et Nietzsche) en montrant l'inconséquence théorique de leur doctrine. Il veut déjouer la fatalité, démasquer le nihilisme

philosophique qui tend à promouvoir le néant (nihil), le désespoir, le sentiment du vide qui entoure la vie, le désenchantement total qui conduit au suicide. Il propose une autre clé de compréhension basée sur « l'obscurité du temps », clé qui permet in fine de convertir la fatalité qui entoure l'absurdité (du monde) en possibilité de rédemption. Le Nihil n'est-il pas aussi l'expression du Totum ?

1. Le nihilisme analytique et ses inconséquences théoriques

Face au nihilisme analytique ou philosophique, Ernst Bloch oppose des arguments qui luttent contre l'impossibilité d'assigner un but à la vie et de donner un sens à l'existence. Il réfute l'hypothèse qui fonde tout nihilisme (l'absurdité du monde), et à laquelle il oppose plutôt l'idée de « l'obscurité du temps » et de l'instant vécu. L'obscurité du temps décrit une situation historique et propose une ouverture vers le possible. Dès lors, le principal argument défendu par Bloch est le refus « d'ériger une situation historique en situation ontologique » (G. Raulet, 1976, p. 10). En pleine crise de la culture occidentale, il s'est employé à construire un principe porteur d'espérance pour l'humanité. Son analyse de la crise n'a d'autre intention que de trouver une issue pour en sortir, là où d'autres invoquent des vents contraires. Dans le Principe Espérance, il s'insurge contre les « litanies funèbres d'un monde nihiliste voué au néant et oppressé jusqu'à l'étouffement » (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 11).

1.1. Nihilisme : sens et signification

« Le terme de « nihilisme » a été utilisé pour caractériser des courants et des positions philosophiques très différents : athéisme, égoïsme, solipsisme, scepticisme, matérialisme, pessimisme. Il a pu être revendiqué avec toute la positivité d'un mouvement porteur de nouvelles valeurs ; il a pu aussi servir à dénoncer les signes culturels d'une civilisation malade. Le terme a été utilisé dans des aires culturelles et des disciplines suffisamment étrangères les unes aux autres ». (F. Ewald, 2006, p. 7).

L'étymologie du mot « Nihilisme » ne dit pas grand-chose sur la réalité d'un concept et d'une doctrine si complexe. Le terme latin Nihil signifiant « rien » ou « vide » ou « néant » ne veut rien dire concrètement ; il n'informe pas sur le sens réel du mot : « Le néant n'est qu'un mot, non certes sans signification

mais sans objet » (A. Comte-Sponville, 2006, p. 20). Le nihilisme serait-il une pensée du vide ? Mais une pensée du vide n'est-elle pas un vide de pensée, c'est-à-dire une pensée portant sur une matière qui n'existe pas ? Selon André Comte-Sponville (2006, p. 20) « une philosophie du néant, rigoureuse, serait un néant de philosophie. De rien, rien n'est vrai. Le nihilisme s'auto-réfute dès qu'il s'énonce ». Pour comprendre le nihilisme, il faut l'approcher à partir de son intention première qui est la « négation ». C'est donc sur la base du principe de négation contenu dans toute intention nihiliste qu'on pourra saisir son sens et sa signification.

Le nihilisme peut-être compris comme négation de la vie de manière générale, comme déclin ou décadence dans un sens moral et culturel (au sens de déclin d'une civilisation), ou comme destruction des valeurs traditionnelles dans un sens plus politique, révolutionnaire et provisoire. Il s'apparente ainsi à partir des deux premiers points à une forme de pessimisme tragique ou fataliste contre lequel s'érige le principe de l'espérance. (A. Zafrani, 2014, p. 19).

D'une certaine façon, « nihilisme » a servi d'instrument méthodologique pour comprendre et analyser la crise des valeurs spirituelles (« la mort de Dieu ») qui a secoué les fondements de la civilisation occidentale. Il a surtout permis de diagnostiquer les signes et les symptômes d'une maladie qui avait affecté l'Europe à un moment donné de son histoire : la crise du sens et l'effondrement des valeurs traditionnelles. Ce déclin ou cette décadence morale et spirituelle conduit inévitablement au pessimisme, au sentiment du vide, à la tentation du néant et au vertige du catastrophisme. La plupart des doctrines nihilistes avaient prospéré sur le terreau noir d'un siècle voué à la désolation, pour se réfugier finalement dans la fatalité : l'impossibilité de donner un sens à l'existence. Plus tard, « nihilisme va servir à caractériser et à interpréter un siècle, le XXème, que sa passion de la destruction militaire (deux guerres mondiales) et politique (les totalitarismes) désigne naturellement pour fournir l'illustration la plus éclatante de la catégorie ». (F. Ewald, 2006, p. 10).

Que ce soit sur le plan philosophique ou politique, le nihilisme commence à susciter un intérêt et même une certaine fascination. Au point que Jean-

Louis Hue (2006, p. 3) a pu écrire : « Le nihilisme est devenu le destin de l'homme moderne. Que d'attraits et de séductions ! Il est fait pour des temps hantés par le spleen, la mélancolie, l'ennui, le sentiment de la décadence, le vertige du catastrophisme ». Anarchistes, marxistes et autres penseurs athées avaient saisi l'opportunité qu'offrait ainsi « la mort de Dieu », entendons par là le rejet de toute transcendance divine, pour réclamer également la chute des puissances établies. On perçoit dans ces intentions des projets subversifs soutenus par une idéologie nihiliste destructrice.

1.2. Le nihilisme analytique : une doctrine suicidaire ?

L'analyse des philosophes nihilistes paraît suicidaire dans la mesure où elle ferme la voie à toute possibilité de rédemption dans l'histoire. Selon E. Bloch (1977, p. 206), « le nihilisme analytique détruit, bien plus, le plus profond, le centre même est atteint : nous sombrons à présent dans la plus grande nuit que l'histoire ait jamais connue, celle qui obscurcit l'intérieur mais surtout ce qui est extérieur et supérieur ». La pensée de Schopenhauer, par exemple, articulée sur le principe de la désillusion considère les doctrines de l'espérance comme des illusions décevantes. Ces doctrines prétendument consolatrices véhiculent des promesses vaines impossibles à réaliser. On comprend dès lors pourquoi les représentants du nihilisme analytique (Schopenhauer et Nietzsche) entretiennent délibérément le désespoir et instrumentalisent ce désespoir pour justifier leurs intentions. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de montrer l'absurdité du monde, de montrer que l'existence n'a pas de sens, qu'il faut renoncer à la vie, qu'il faut rejeter les valeurs traditionnelles. Mais tandis que l'un confesse l'impuissance de la volonté, l'autre prône une volonté de puissance appelant à construire des valeurs nouvelles.

Il faudrait cependant souligner les inconséquences de leurs postures théoriques. « Peut-être Nietzsche croyait-il suffisamment à ce qu'il disait, peut-être aussi Schopenhauer, lui qui vivait intensément. [...]. Mais à tous il manque d'être très profondément déchiré par les conséquences... » (E. Bloch, 1977, p. 206). Schopenhauer recommande de renoncer à la vie parce qu'elle n'a aucun sens. Toutefois, il était fermement opposé au suicide : lui-même vivait la vie intensément. Quant à Nietzsche, il voulait fonder de nouvelles valeurs. Pourtant

ces valeurs dites nouvelles ne sont pas si nouvelles que ça ; elles sont les répliques des valeurs traditionnelles de puissance et de domination.

La faiblesse de l'analyse de Schopenhauer tient au fait qu'il a confondu absurdité du monde et obscurité du temps. Cette inconséquence théorique aurait conduit ce prophète de l'absurde à s'enfermer dans un pessimisme incurable et une vision fataliste que Nietzsche se propose de corriger. Par rapport à son maître, Nietzsche avait une longueur d'avance et un avantage très considérable : il avait déjà prédit l'avènement du nihilisme.

Au vingtième siècle, le souffle du néant a vibré, provoquant un sentiment de panique. Dressé en devineur d'énigmes, Nietzsche avait pressenti cette longue et féconde succession de ruptures, de destructions, de déclin, de soulèvements. Il avait prophétisé l'émergence du plus inquiétant de tous les hôtes : le nihilisme. (François Meyronnis, 2006, p. 29).

On comprend dès lors pourquoi son analyse paraît beaucoup plus conséquente que celle proposée par Schopenhauer. Dans un premier temps, Nietzsche ne s'enferme pas dans l'idée d'une absurdité ontologique du monde. Son diagnostic du nihilisme contemporain repose sur l'idée d'une crise, un mal, un malaise, une maladie qui auraient affecté le monde occidental à un moment crucial de son histoire. Dans un second temps, il pense que cette maladie n'est pas incurable ; elle va certes occasionner des bouleversements mais la guérison reste encore possible. En tant que « médecin de la civilisation », Nietzsche ne se limite pas à l'examen des symptômes ; il se propose de découvrir les causes profondes de cette maladie de la civilisation. Son étiologie rigoureuse lui permet de diagnostiquer la racine du mal ou du malaise qui frappe la civilisation au milieu du dix-neuvième siècle, siècle qui portait les promesses d'une humanité éclairée par les Lumières de la Raison. Parmi les nombreuses causes évoquées, la plus immédiate c'est l'annonce de « la mort de Dieu ». Selon André Comte-Sponville (2006, p. 21), « on connaît le diagnostic nietzschéen. Le nihilisme résulte directement de la mort de Dieu, et donc, indirectement, de la religion ». Il s'ensuit inévitablement l'effritement des valeurs traditionnelles et une crise du sens : le sens de la vie et l'absurdité du

monde. Comment justifier notre présence au monde si l'idée même d'un Créateur suprême est remise en question ? Si la mort de Dieu est le cœur du problème, n'y a-t-il pas urgence à le ressusciter ?

1.3. Le refus de la fatalité : la solution spirituelle

Revenons à Schopenhauer. Selon J.-P. Ferrand (2006, p.64), « Le succès de Schopenhauer tient moins à sa démonstration inédite de l'impossibilité d'attribuer un but valable à la vie qu'à sa justification a posteriori d'un sentiment d'absurde et de non valeur, certes diffus, mais déjà fort répandu ». Difficile de nier, en effet, que la philosophie de Schopenhauer a suscité et continue de susciter une certaine séduction, une sorte de séduction symptomatique de la crise du sens que connaît la civilisation occidentale depuis le XIXe siècle. Du fait de cette crise, les gens se posaient des questions et attendaient des réponses. Schopenhauer avait eu le courage de dire la vérité ou du moins sa part de vérité ; sa réponse tenait en seul mot « Nihil ». Il fallait avoir du cran pour dire aux gens que « Tout est vain », que les valeurs qui fondaient leur civilisation n'étaient en réalité que des fantômes, que derrière comme devant, il n'y avait rien. Rien que des illusions, des mensonges, des chimères. Mais la question était de savoir si cette réponse pouvait vraiment apaiser.

D'une certaine manière, la réponse de Schopenhauer, même si elle brisait tous les codes de l'espérance, avait quand même le mérite de s'élever au-dessus du silence assourdissant qui avait envahi l'humanité. Mieux vaut une réponse que pas de réponse du tout ! Le vide de sens n'est-il pas plus destructeur que le sens du vide ? La philosophie de Schopenhauer pouvait s'entendre comme une philosophie de la désillusion face aux doctrines qui prônaient une espérance illusoire. On lui reproche d'entretenir délibérément le désespoir, de prêcher l'Apocalypse. La philosophie de Schopenhauer est centrée sur la question de l'absurdité du monde, absurdité couplée avec l'idée de vanité. Si tout est vain, si tous nos efforts pour donner un sens à notre existence sont voués à l'échec, ne faut-il pas renoncer au vouloir-vivre, c'est-à-dire au désir de vivre intensément la vie ? Difficile de nier cette logique implacable qui semble toujours donner raison à Schopenhauer. Toutefois, le « succès » de Schopenhauer serait moins

éclatant si nous avons analysé plus sérieusement le fondement de sa philosophie de l'existence : l'absurdité du monde.

Selon A. Comte-Sponville (2006, p. 22), « le monde paraît absurde parce qu'il ne répond pas à nos questions. Mais ce sont nos questions, et c'est l'homme alors qui est absurde ». Admettons, par exemple, que Schopenhauer a confondu « absurdité » et « obscurité ». Admettons qu'il a énoncé sa théorie de l'absurdité du monde simplement à partir d'une situation : la crise d'une civilisation à un moment donné de son histoire. Faut-il cependant ériger une situation historique en situation ontologique ? La crise du monde occidental ne signifie pas que le monde n'a pas de sens. À moins de réduire le monde à l'Occident ! La crise du sens et l'effondrement des valeurs du monde occidental indique simplement l'essoufflement d'une civilisation qui a plus que jamais besoin de se ressourcer. Il s'agit de (re) trouver la source d'une lumière qui pourrait dissiper le brouillard.

Mais c'est de là en même temps que naît le courage paradoxal de prédire la lumière précisément à partir du brouillard ; [...] si donc, au sein de la vie masquée, du nihilisme actuel ne s'élevait en même temps une force inconnue dans le domaine de la morale et de l'imagination, à laquelle justement la peur et les obstacles ne cessent de barrer la route. (E. Bloch, 1977, p. 210)

Selon Ernst Bloch, la crise de la civilisation occidentale est une crise de la spiritualité et de l'irréligion. L'humanité a donc besoin d'une lumière qui puisse éclairer son chemin vers l'espérance et la rédemption. « Cependant, la lumière qui peut éclairer le monde présent ne vient pas du dénouement biblique, mais de l'ordre du cœur, de la Nouvelle Jérusalem et non de la Rome antique » (E. Bloch, 1977, p. 212). Il s'agit de retrouver les traces perdues d'une religiosité authentique : il s'agit de retrouver le chemin de Damas ou de Jérusalem, c'est-à-dire de re-tracer le véritable chemin de croix.

« C'est donc vers l'Orient que nous allons ; depuis longtemps déjà lui résister s'est révélé une chose vaine [...]. La voie morale et spirituelle qu'emprunte la recherche d'un secours est ainsi toujours à nouveau la route de l'Orient - aussi bien aux origines de l'histoire qu'à plus forte raison à la fin, quand s'effondre la conception de la vie mauvaise, dure, étriquée, sans

chaleur et sans foi caractéristique du monde européen. Voyez comme souvent déjà et avec quelle évidence, face à l'Orient, face au chaos des grandes religions, l'Europe est devenue une presqu'île minuscule, destinée à chercher des contacts sous peine de mourir de son exigüité, de son attitude purement intellectuelle et de son anémie religieuse ». (E. Bloch, 1977, p. 207)

Contre la théorie schopenhauerienne de l'absurdité du monde, Bloch oppose une autre théorie fondée sur l'obscurité du temps et l'inachèvement du monde. S'agissant de l'obscurité du temps, Bloch soutient qu'elle n'est pas du tout une fatalité conduisant à l'affirmation de l'absurdité. Il faut considérer l'obscurité du temps comme un simple « brouillard » qu'on pourrait dissiper avec un peu de bonne volonté. Bloch croit peut être naïvement à l'éventualité qu'une aube nouvelle pourrait se lever après le crépuscule. Certes, « [...] la vie est à bout de souffle et même ce qui lui restait de sève est à peu près moisi. Cependant, au plus profond de nous, quelque chose fermente différemment et nous nous mettons à chercher ce grain qui n'a pas levé ici » (E. Bloch, p. 207). Cette croyance sans doute naïve n'est-elle pas de loin préférable au sentiment d'absurde et à la prédication de l'Apocalypse ?

2. Crise de la civilisation et Principe Espérance de Bloch

Le Principe espérance de Bloch propose une autre clé de lecture et de compréhension de la crise de la civilisation occidentale. Ce qu'il faut considérer en premier c'est la nature même de cette crise que les pessimistes « incurables » ont vite fait de concevoir comme une fatalité. En réalité cette crise aussi profonde soit-elle n'est que l'expression d'une obscurité du temps. Sa critique des doctrines nihilistes se justifie, dès lors que le phénomène de crise est revêtu par le masque subjectif de la crainte sous le couvert d'une analyse (nihilisme) prétendument objective. Autrement dit, Bloch suspecte les doctrines nihilistes de faire plutôt l'apologie du néant, de promouvoir le désespoir. En Europe avant, pendant et même après les deux guerres les plus sanglantes de l'histoire, ces prophéties de malheur avaient trouvé un terrain favorable, un terreau tout à fait propice à la diffusion leur idéologie funeste. « Ce n'est que dans les sociétés vieilles et agonisantes, comme celles de l'Occident aujourd'hui, qu'une certaine intention partielle et passagère s'oriente vers le bas. C'est alors que s'installe

chez ceux qui ne trouvent pas d'issue dans ce déclin, la crainte de l'espoir et opposée à l'espoir ». (E. Bloch, 1976, pp. 10-11)

La philosophie blochienne de l'espérance combat dans un même élan les doctrines de la désespérance (Schopenhauer) ainsi que celles de la pseudo-espérance (Nietzsche). Elle apparaît comme une alternative au nihilisme. En effet, le nihilisme s'apparente à « une forme de pessimisme tragique ou fataliste contre lequel s'érige le principe de l'espérance » (A. Zafrani, 2014, p. 19). L'espérance s'oppose à l'esprit de résignation et de désespoir, tout comme elle s'érige contre une soi-disant espérance qui projette la volonté de puissance et de domination des forts sur les faibles. La voie que trace Nietzsche à partir de sa Volonté de puissance érigée en principe de l'espérance est une voie sans issue. Ce qu'il faut en réalité c'est de retrouver la source d'une Lumière qui pourrait éclairer l'obscurité du temps et la décadence d'une civilisation.

Si sa philosophie est dominée par un sentiment de dérégulation et de dépossession de soi, si au commencement est le vide, Bloch puise dans cette vacuité la négativité productive d'une conquête par l'homme de l'histoire et de soi. Le sentiment de manque nous pousse à nier le néant. Ce néant (Nichts) est aussi potentiellement le Tout (Alles). De l'horreur du Néant naît la négation qui en fait sortir les figures du Tout et inaugure la reconquête de l'identité. (G. Raulet, 1976, p. 9).

2.1. L'Espérance selon Bloch : un défi au nihilisme

Ernst Bloch s'inscrit en faux contre tout « nihilisme creux et statique » qui fait le lit du désespoir et de l'agonie. Si elle était vraiment objective, cette doctrine (nihilisme) aurait pu éclairer le monde d'une lumière qui projette l'espoir. Malheureusement, elle travaille à déconstruire toute possibilité qui pourrait orienter le monde vers cette aube nouvelle. En faisant du néant le fondement de leur doctrine ou en se fondant sur un principe néantisant, les nihilistes sont devenus apôtres de la peur et de la crainte. Ils soutiennent que nous avons plus intérêt à apprendre la peur et à la pratiquer comme un art de la vie : ce sont les fameux « artisans de la peur » que Bloch épingle dès les premières lignes du Principe espérance.

Un jour un homme parti au loin pour apprendre la peur. Il y a peu, il ne fallait pas aller si loin, c'était aussi plus facile, car cet art était pratiqué avec une maîtrise effroyable. Mais maintenant, sans plus tenir compte des artisans de la peur, c'est un sentiment plus digne de nous qu'il est temps d'apprendre. Il s'agit d'apprendre à espérer. (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 9.)

« Apprendre à espérer ! ». Ainsi s'énonce le leitmotiv de Bloch dans sa trilogie du Principe espérance, livre consacré en majeure partie à « la tentative de donner une dimension philosophique à l'espoir situé dans le monde » (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 13). L'espérance est la lumière du monde, une lumière qui éclaire le chemin de l'homme vers l'accomplissement de sa destinée. La première défaite de l'homme c'est de croire que tout espoir est perdu. Le mythe de Pandore prétend que l'Espérance est le seul bien qui soit resté à l'humanité, bien auquel nous devrions nous accrocher fermement. Nous y reviendrons. Retenons déjà que « c'est l'espoir instruit et concret qui subjectivement sera le plus rude adversaire de la crainte et qui objectivement conduira avec le plus de compétence à enrayer les motifs de la crainte » (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 12). La tâche du philosophe est d'éclairer le monde sur la possibilité de sa rédemption et d'indiquer à l'homme le chemin de l'espérance. La prédication de l'espérance semble être pour Bloch la seule tâche que la philosophie puisse encore assumer face à la désespérance. « La philosophie aura la conscience du lendemain, le parti pris du futur, le savoir de l'espérance, ou elle n'aura plus aucun savoir du tout. [...] Ce qui lui importe le plus et ce qu'elle veut cultiver de toutes ses forces, c'est l'espérance véritable dans le sujet, l'espérable véritable dans l'objet. » (E. Bloch, 1976, p. 14).

Plus que la crise elle-même c'est l'apologie de la décadence et du néant qui constitue le véritable mal. On le sait, les doctrines nihilistes et les philosophies de l'angoisse existentielle prospèrent toujours dans ces localités où les conditions de la crise sont toujours réunies. Selon Ernst Bloch (1976, p. 9), « le travail dirigé contre l'angoisse vitale et les machinations de la crainte œuvre contre tous ses instigateurs, pour la plupart faciles à démasquer, et il cherche dans le monde même ce qui peut venir en aide au monde ». Faciles à démasquer, ils le sont par la structure même d'une sémantique où se lit le

champ lexical du néant contre le Tout, de l'échec posé en face de la chance, du désespoir qui pourrit l'espoir. Heureusement, « l'espoir [qui est] supérieur à la crainte, n'est ni passif comme celle-ci, ni prisonnière d'un néant » (1976, p. 9).

Certes sans l'espérance la vie n'aurait pas de sens. Mais comment vivre dans une atmosphère dominée par l'angoisse et le désespoir ? Gérard Raulet lecteur attentif de Bloch croit pouvoir donner un début de réponse à cette question. En pleine « crise de la culture occidentale », Bloch s'est employé à construire le principe porteur d'une « utopie concrète » travaillant à la reconquête de l'homme par lui-même : le Principe Espérance. Contrairement aux doctrines nihilistes qui prônent un accommodement au néant, Bloch considère ce Néant (Nichts) comme une forme potentielle du Tout (Alles). Le néant est l'expression d'un manque ou d'un vide qu'il faut combler. La dialectique de l'espérance articule quatre concepts fondamentaux : le néant, le tout, la négation, le pas-encore. La négation du néant est la clé de cette dialectique : « La négation n'est autre que la faim qui nie le manque ; négation de la négation ; elle constitue la force motrice (Trieb) de la dialectique et la source de tout ce qui est. C'est la force productive qui, partant de "l'obscurité de l'instant vécu" entraîne la montée vers la lumière » (G. Raulet, p. 21).

Il ne faut donc pas considérer le Néant comme une fatalité, c'est-à-dire une réalité implacable et irréversible. Le Néant n'est qu'un moment du processus dialectique animé par le principe de négation, principe de conversion qui va le conduire vers sa réalité. « Le néant et le tout constituent la latence, le mouvement vers le quelque chose la tendance, ce « pas-encore » (*noch nicht*) » Une véritable philosophie de l'espérance est celle qui porte sur la forme de la question inconstructible, d'abord sur nous-mêmes, ensuite notre situation dans le monde et enfin notre destination. Question qu'on ne saurait éluder en prenant comme prétexte l'absurdité de la vie. Ce serait une fuite en avant ! Schopenhauer avait pourtant bien posé la question du sens de l'existence avant de conclure aussitôt que c'était un non-sens, que la vie est insensée, que le monde est absurde, que « tout est vanité ». Une telle réponse ne peut satisfaire Bloch, philosophe qui fait de l'espérance le fondement de l'existence.

2.2. Du Mythe de Pandore à la doctrine de l'espérance (Docta Spes)

Dans la mythologie grecque Pandore représente la figure de l'Espérance. Ernst Bloch veut comprendre le symbolisme qui entoure le coffret (boîte) de Pandore. Il existe en effet deux versions de ce mythe dont la première rapportée par Hésiode dans *Les travaux et les jours* fait de la boîte de Pandore un coffret de malheurs, c'est-à-dire la source de tous les maux qui accablent l'humanité : « D'après la version qu'Hésiode a donnée de la légende, ce coffret renfermait toute la légion des maux qui se sont depuis lors abattus sur les hommes : maladie, souci, faim, mauvaises récoltes s'en sont échappés » (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 399).

Dans la remarquable légende de Pandore, c'est une femme qui fait don de l'espérance aux hommes, mais de façon démoniaque. Pandore est aussi douce que Pamina, aussi éblouissante qu'Hélène, mais elle est méchante, ou plutôt, elle est l'instrument de mauvais desseins, comparable en cela au serpent du Mal dans le mythe de la chute originelle. Elle est envoyée par Zeus qui s'en sert aux fins de venger le vol du feu commis par Prométhée, elle est l'attrait de la beauté sans plus, mais recèle dans son coffret de dangereux présents ; Prométhée la chasse, mais [son frère] Epiméthée, qui ne réfléchit qu'après coup, se laisse séduire et Pandore ouvre son coffret. (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 399).

La version d'Hésiode soulève tout de même quelques interrogations. Faut-il classer l'espérance parmi les maux qui s'échappent du coffret ? Une telle espérance serait soit comme une illusion trompeuse et dépourvue de fondement soit comme un cadeau empoisonné et un don maléfique. Autrement dit ce ne serait plus vraiment de l'espérance. Pour que cette version soit crédible, il faudrait d'une part que l'espérance ne soit pas considérée comme un mal mais plutôt comme un bien. D'autre part, il faudrait que l'espérance ne s'échappât point du coffret.

C'est à la fin seulement que Jupiter, gagné dit-on par la pitié, referma le coffret avant que l'espérance ne s'en échappe. Mais c'est là une légende ou plutôt une version de la légende fort paradoxale ; car l'espérance par laquelle Zeus voulait également consoler les hommes, créés par Prométhée, de leur faiblesse, est comptée parmi les autres maux absolus. Dans la version d'Hésiode, elle ne se distingue des autres fléaux que parce qu'elle reste prisonnière de la boîte, c'est-à-dire ne se répand pas parmi les hommes. La version que nous a laissée Hésiode se justifie difficilement, à moins que l'espérance, eu égard à son côté illusoire et à l'impuissance qu'elle représente encore en soi, ne soit considérée elle aussi comme un mal. (E. Bloch, 1976, tome 1, pp. 399-400)

L'analyse du symbolisme montre qu'en réalité l'intention de Zeus n'était pas de punir les hommes. Ses intentions étaient dirigées contre Prométhée

l'énigmatique « voleur de feu ». Mais voyant que son action avait produit un autre effet, il fut pris de pitié pour les hommes en sauvegardant l'espérance. Ce qui remet en cause l'idée que la boîte de Pandore est exclusivement un coffret de malheurs. Il faut donc se référer à une autre version du mythe, une version qui serait beaucoup plus claire et moins sujette à controverse. Cette version considère la boîte de Pandore non plus comme « le récipient du malheur » mais plutôt comme un « coffret aux mystères ».

C'est ainsi qu'une version plus tardive, une version hellénistique de la légende (dont Goethe s'est d'ailleurs inspiré pour sa Pandore) représente la dot de Pandore non comme le récipient du malheur, mais au contraire d'une foule de biens, en fin de compte comme une sorte de coffret aux mystères. Dans cette version, le coffret de Pandore, c'est Pandore elle-même, autrement dit, « celle qui est dotée de tout », regorgeant d'attraits, de présents, de bienfaits. D'après la version hellénistique du mythe, ils se seraient également échappés du coffret, mais contrairement aux maux, ils se seraient tous envolés au lieu de se répandre parmi les hommes ; et le seul bien qui soit resté dans le coffret serait l'espérance. C'est elle qui entretient le courage nécessaire pour supporter l'absence des autres biens, l'opiniâtreté et le refus de la résignation devant l'absence des biens, et sa disparition entraîne celle du processus en cours dans le monde. Tout bien considéré, c'est donc la seconde version du mythe de Pandore qui semble être la vraie ; l'espérance est le seul bien qui soit resté aux hommes et qui bien que n'ayant pas encore porté de fruits, n'est pas non plus réduite à néant. (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 400).

Ernst Bloch accorde plus de crédit à la seconde version du mythe de Pandore qui fait de l'espérance un bien, le Bien suprême. C'est l'espérance qui donne à la vie son impulsion et son inspiration : c'est elle qui lui donne sens. C'est elle surtout qui permet aux hommes d'affronter les vicissitudes de la vie, de continuer à vivre malgré tous les impedimenta. Se fondant sur le principe du refus de la résignation et de la défaite, l'espérance est le chant de victoire de l'homme qui veut croire que l'existence n'est pas une absurdité. Un malheur peut être la préfiguration d'un bonheur à venir ; le Néant lui-même peut être l'expression du Tout. La philosophie blochienne de l'espérance se présente dès

lors comme une alternative aux thèses de l'absurdité, aux doctrines du néant et de l'angoisse existentielle. On a souvent reproché à Bloch son optimisme parfois naïf, sans vraiment savoir de quoi il s'agit. Certes Bloch est un penseur optimiste mais son optimisme n'est pas du tout naïf comme on pourrait le croire. Il ne voit nullement l'espérance comme un cadeau mais plutôt comme une promesse, une promesse qu'il faudrait mériter par le courage et le combat. C'est une espérance en lutte contre un adversaire redoutable : l'angoisse. C'est de l'angoisse que l'espérance tire sa force et sa nécessité.

Il n'y a pas d'espérance sans angoisse, ni d'angoisse sans espérance, puisqu'elles se renvoient mutuellement dans l'incertitude, bien que l'espérance l'emporte chez celui qui est courageux et grâce à lui. Pourtant, il faut que l'espérance, dont l'éclat pourrait lui aussi tromper, soit une espérance initiée, s'étant soi-même pré-méditée. (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 399)

Ernst Bloch parle d'une espérance initiée, pré-méditée, érudite, instruite sur les possibilités qui s'offrent à elle pour se réaliser : c'est une espérance éclairée, une espérance savante, une *docta spes*. « Ce qui reste déterminant : c'est que la lumière, dans la clarté de laquelle le *Totum non clos* et en formation est réfléchi et acheminé vers son avènement, s'appelle *docta spes* ou espérance comprise dans sa dimension dialectique-matérialiste » (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 17). En faisant de l'espérance le principe de sa philosophie, Ernst Bloch prend toute la mesure d'une réalité déjà très controversée dans son fondement. Si l'interprétation du mythe n'est pas suffisamment claire au départ, Bloch décide alors de consolider le fondement symbolique par un fondement philosophique. Il veut construire une doctrine de l'espérance qui ne serait plus une simple promesse attendue.

Le concept blochien de « *docta spes* » (espérance érudite) nous enseigne explicitement qu'espérer, dans cette philosophie utopique de l'espérance, n'a précisément rien à voir avec l'attente passive, confiante dans le futur, ni avec un quelconque « pronosticisme technologique », mais signifie plutôt de vouloir changer le monde, en pleine connaissance de ses réalités, de ses contradictions, etc., en se servant des instruments théoriques d'analyse fournis par le matérialisme historique et dialectique. (A. Münster, 1990, p. 28).

Conclusion

Chez Ernst Bloch, l'espérance est le principe fondateur d'une philosophie de l'optimisme comme alternative au pessimisme incurable et au nihilisme. Selon Pierre Bouretz (2003, p. 626), le projet de Bloch se présente comme une « résistance à un nihilisme directement saisi dans la mort de Dieu... ». En faisant de l'espérance le principe de sa philosophie, Ernst Bloch veut dégager un nouvel horizon où l'utopie d'un monde meilleur aurait encore une chance de s'accomplir en dépit de la désespérance ambiante. Ainsi, « la philosophie de Bloch, si elle naît dans une atmosphère de décadence et de mort, n'en conclut pas à un "être pour la mort" de l'homme. Si elle naît au sein de l'angoisse, c'est pour lui opposer l'Espoir » (G. Raullet, 1976, p. 9). Dès lors « apprendre à espérer » doit être le leitmotiv de la philosophie. À travers le principe de l'espérance, Ernst Bloch voulait justifier le fondement d'un optimisme que rien ne pouvait contrarier.

L'espoir qu'il place dans le monde n'est pas le fait d'une imagination trop fertile ou d'un optimisme naïf ; il est fondé dans une « ontologie du non-encore-être » postulant l'inachèvement du monde et son ouverture vers le possible. C'est pourquoi même dans les moments les plus sombres de l'Histoire il faut toujours entretenir la flamme de l'espoir

Car le monde est plein de disposition à quelque chose, de tendance vers quelque chose, de latence de quelque chose, et ce quelque chose vers lequel le monde tend c'est l'aboutissement de l'intention. C'est un monde plus adéquat pour nous, délivré des souffrances indignes, de l'angoisse, de l'aliénation, du Néant. (E. Bloch, 1976, tome 1, p. 28)

La tâche de la philosophie est d'approfondir les intentions qui concourent à ce projet et qui conduisent à l'ouverture vers le possible. T. Adorno (1983, p. 230) souscrit à cette conviction et s'inscrit dans la même perspective : « La seule philosophie dont on puisse encore assumer la responsabilité face à la désespérance, serait la tentative de considérer toutes les choses telles qu'elles se présenteraient du point de vue de la rédemption. La connaissance n'a d'autre lumière que celle de la rédemption portant sur le monde ». Il reconnaît à Bloch le mérite d'avoir élevé l'espérance au rang de vocation philosophique, soulignant ainsi l'originalité de sa pensée. Toutefois Adorno refusait de

considérer l'Espérance comme un principe. Dans ses Notes sur la littérature, il déclare : « L'espérance n'est pas un principe » (T. Adorno, 1984, p. 167).

Références bibliographiques

ADORNO Theodor, 1983, *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Paris, Payot.

ADORNO Theodor, 1984, *Notes sur la littérature*, traduit de l'allemand par Sibylle Muller, Paris, Flammarion.

BLOCH Ernst, 1976, *Le principe espérance*, tome1, traduction par Françoise Wuilmart, Paris, Éditions Gallimard.

BLOCH Ernst, 1977, *L'esprit de l'utopie*, traduction par Anne-Marie Lang et Cathérine Piron-Audard, Paris, Éditions Gallimard.

BOURETZ Pierre, 2003, « Ernst Bloch (1885-1977) : Une herméneutique de l'attente » in *Témoins du futur ; philosophie et messianisme*, pp. 563-630, Paris, Gallimard.

COMTE-SPONVILLE André, 2006, « Le réel plutôt que le néant » in *Le Magazine Littéraire hors-série n°10 intitulé Le nihilisme : la tentation du néant*, pp. 20-22.

EWALD François, 2006, « Un mot pour dire tout et... rien » in *Le Magazine Littéraire hors-série n°10 intitulé Le nihilisme : la tentation du néant*, pp.7-10.

FERRAND Jean-Paul, 2006, « Friedrich Nietzsche, une manière divine de penser » in *Le Magazine Littéraire hors-série n°10 intitulé Le nihilisme : la tentation du néant*, pp. 64-65.

HUE Jean-Louis, 2006, « Bons à rien » in *Le Magazine Littéraire hors-série n°10 intitulé Le nihilisme : la tentation du néant*, Avant-propos, p. 3.

MEYRONNIS François, 2006, « Dada, jusqu'au bout du rien » in *Le Magazine Littéraire hors-série n°10 intitulé Le nihilisme : la tentation du néant*, pp. 29-30.

MÜNSTER Arno, 1989, *Ernst Bloch, messianisme et utopie. Introduction à une phénoménologie de la conscience anticipante*, Paris, P.U.F.

RAULET Gérard, 1976, « Utopie-Discours, Pratique » in *Utopie-marxisme selon Ernst Bloch. Un système de l'inconstructible*, pp. 9-35, Paris, Payot.

ZAFRANI Avishag, 2014, *Le défi du nihilisme. Ernst Bloch et Hans Jonas*, Paris, Hermann Éditeurs.